



TERI TERRY
PRÉDESTINÉE

La Martinière **j.**
FICTION

PRÉDESTINÉE

Teri Terry

PRÉDESTINÉE

Traduction de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Maïca Sanconie

La Martinière **j.**
FICTION

Photographie de couverture : © SanneBerg / Getty Images

Édition originale publiée en 2019 sous le titre *Fated*
par Orchard Books, Londres,
une marque du groupe Hachette Children's Books UK.
© 2019, Teri Terry
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© 2019, De La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris
ISBN : 978-2-7324-9075-5

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

*Aux fans d'EFFACÉE,
quel que soit votre pays, vous qui lisez,
espérez et rêvez d'un monde meilleur :
le monde est à vous.
Faites en sorte de le rendre meilleur.*

PREMIÈRE PARTIE

CHAOS

*L'ordre est artificiel. Il est imposé par le gouvernement alors que la nature aspire au chaos !
À qui faites-vous confiance ?*

Manifeste du TAG

C'est dans la nature humaine de créer et de détruire. Laissez vos ennemis accomplir leur œuvre de démolition... et lorsqu'ils auront terminé, intervenez pour sauver la situation. C'est eux que l'on blâmera, et vous que l'on remerciera. Par ailleurs, vous économiserez de l'énergie.

Astrid Connor,
députée de l'opposition,
journal intime

1

SAM

NOUS SOMMES PRIS AU PIÈGE.

La seule chose qui nous sépare de la haine et de la fureur, ce sont des vitres et un peu d'acier. J'ai du mal à respirer tant la peur me serre les entrailles.

D'un ton dur, papa ordonne à notre chauffeur de nous sortir de là. Mais le chauffeur ne peut rien faire : nous sommes encerclés.

Je vois des visages déformés par la rage, j'entends des obscénités. Soudain, une main lance un pavé contre ma vitre. Je crie mais le verre tient bon – il est blindé. Ils ne pourront pas le briser, n'est-ce pas ? À moins qu'à force de cogner encore et encore...

À présent, ils secouent notre voiture de tous côtés.

Puis des sirènes retentissent, se rapprochent. La foule commence à se disperser. Les gens courent. Protégés derrière le mur de leurs boucliers d'où pointent leurs matraques, des policiers antiémeute foncent sur eux.

Tout n'est plus qu'une masse floue de gens et de sang...

Une jeune fille s'écroule près de ma portière mais la foule grouillante ne s'arrête pas pour autant. Elle va se faire pié-

tinier ! Je plaque mon visage contre la vitre sans parvenir à la voir.

– Baisse-toi, Samantha ! m’ordonne papa.

Nos pneus crissent. Le chauffeur a réussi à faire demi-tour en montant sur le trottoir. Il accélère, ouvrant un passage dans la cohue. Les gens s’écartent en hurlant.

J’ai fermé les yeux.

Nous empruntons enfin une rue dégagée. Nous roulons vite, maintenant. Enfin, aussi vite que possible car tout le monde fuit dans la même direction – loin de ce qui s’est passé.

Papa est au téléphone, exigeant de savoir comment nous avons pu tomber dans une telle embuscade.

Dès qu’il a terminé sa conversation, il se tourne vers moi :

– Samantha, tu vas devoir me suivre à Westminster. Je ne peux pas te déposer à la maison pour l’instant.

Les feux sont au vert durant tout notre trajet – est-ce qu’ils l’ont fait exprès juste pour nous ? Quand nous approchons de Westminster, des gardes ouvrent le portail qui vient d’être installé dans les hautes clôtures entourant les bâtiments. À peine arrivés dans la cour, nous sommes encerclés par un autre groupe de gardes qui nous entraîne vers l’entrée à toute allure. C’est une procédure de sécurité, ça me revient maintenant. Quand elle est au niveau maximal, on nous mène d’urgence en lieu sûr.

Une fois à l’intérieur, papa disparaît et plus personne ne s’occupe de moi. Je reste un instant immobile, l’esprit étrangement vide – c’est une drôle de sensation, comme si le temps tournait sur lui-même. Comme si j’étais toujours dans la voiture, et en même temps ici, loin de cette scène d’émeute.

Une main fraîche me touche l’épaule. C’est Astrid Connor – une députée de l’opposition et porte-parole d’un groupe

officiel dont j'ai oublié le nom. Je la connais par sa fille, Stella, qui est dans mon lycée.

– Tout va bien, Samantha ? Tu as dû avoir très peur.

Son sourire se veut réconfortant, mais il me semble artificiel et je ne sais pas quoi répondre.

– Je peux rentrer chez moi ? demandé-je.

Je déteste ma voix à cet instant : c'est celle d'une petite fille effrayée.

– Il faut d'abord contrôler le périmètre de sécurité.

Elle regarde autour d'elle et adresse un signe à une assistante, qui se hâte vers nous.

– En attendant, va prendre une tasse de thé, poursuit-elle. Je vais demander que quelqu'un vienne te chercher dès que possible.

L'assistante m'accompagne à la cafétéria, me fait asseoir à une table et m'apporte une tasse de thé. Je tremble tellement que je la saisis à deux mains pour ne pas la renverser.

Il y a une télévision sur le mur. La BBC diffuse des vidéos de l'endroit où nous étions coincés par la foule – les journalistes parlent d'un « incident ». Ils aiment ce mot. Voir à l'écran ce que j'ai vécu (la foule qui se précipite sur nous, notre voiture qui semble noyée, agitée comme un fétu de paille au milieu des manifestants déchaînés) me donne l'impression d'y être à nouveau. Comme si cela recommençait. Comme si je voyais toute la scène en étant hors de mon corps.

Puis ils expliquent que la voiture du vice-Premier ministre, Merton Gregory, a été bloquée dans la manifestation et prise pour cible par la foule. Sa fille était avec lui, ajoutent-ils. Une image de nous deux apparaît sur l'écran. C'est un vieux cliché, pris juste après l'élection, il y a un an. J'avais alors quatorze ans, et je déteste la robe que j'avais été obligée de porter. « Bleue, pour être assortie à tes yeux », avait dit

maman. Mais ainsi vêtue, avec mes cheveux sagement bouclés en anglaises, je paraissais beaucoup plus jeune. Papa a son visage sérieux de politicien. Pour moi, c'est un masque – une expression qu'il affiche en public et dont il se départ en privé. Sauf que maintenant il porte ce masque en permanence. Et il a davantage de cheveux gris sur les tempes à chaque nouvel « incident ».

Une fois nos noms cités par les journalistes, je compte lentement dans ma tête. Un, deux, trois, quatre... Ça y est. Mon portable vibre : les premiers SMS arrivent.

« Tu vas bien, Samantha ? »

« Oui. »

« Que s'est-il passé ? »

« Regarde les infos ! C'était ça en plus intense. »

« T'es où ? »

« À Westminster en train de boire du thé. Mon escorte ne m'a pas laissé le choix. »

« T'as filmé ? »

« Non. Franchement, c'était pas ma priorité. »

« T'es OK, Sam ? Lycée fermé aujourd'hui – croisons les doigts pour qu'il le reste demain. »

« Ce serait cool. »

« Qu'est-ce que t'as vu ? T'as eu peur ? »

J'hésite.

Papa devait me déposer au lycée. Nous roulions tranquillement et la seconde d'après... c'était l'enfer. Des images s'imposent à moi, pêle-mêle : visages haineux, pavé lancé contre ma vitre, puis la police, le sang...

Les cris.

Le visage terrifié de la fille qui a disparu sous mes yeux, piétinée par la foule.

Je décide de mentir :

« Je n'ai rien pu voir. »

Les SMS continuent d'affluer : des amies du lycée, ma prof d'arts plastiques, mes cousins, et même Sandy – la fille du chef de l'opposition –, le boucher, le boulanger, le marchand de bougies. Ils me demandent plus ou moins la même chose : « Ça va ? Tout va bien ? » Je réponds : « Oui, oui », et encore « oui », et je suppose que c'est vrai. La vitre ne s'est pas brisée, je suis indemne.

Elle a résisté, mais moi, je ne vais pas bien pour autant.

Pendant que je réponds, mon téléphone me signale la réception de nouveaux messages, et je reste à l'affût du texto que j'attends en vain. Je me décide finalement à en envoyer un : « Coucou, maman, je suis saine et sauve, merci de t'en être inquiétée. »

Pas de réponse. Pas d'appel, rien...

2

AVA

QUEL BONHEUR DE M'ASSEOIR sur mon banc préféré dans les jardins de Kensington ! D'ici on ne voit pas les nouvelles barrières de sécurité installées autour du palais. Et c'est suffisamment loin des sentiers principaux pour être tranquille.

Le soleil de la fin septembre me réchauffe. L'herbe a cette nuance idéale de vert qui ne s'obtient que grâce à un entretien constant. La brise est douce, les sirènes lointaines. Je pourrais presque prétendre qu'elles n'existent pas – sauf que, sans elles, je serais au lycée, en ce moment.

À Londres, il y a toujours cette menace qui plane sur la beauté. Une ombre qui parfois s'approche très près. Elle a déjà obscurci ma vie, auparavant, mais je n'ai pas envie de penser à ça maintenant. Je veux m'isoler du monde extérieur, ouvrir mes livres pour me perdre dans les mots – mon autre endroit préféré.

Seulement, ils dansent sur la page, et ce n'est pas une de ces ombres menaçantes qui m'empêchent de me concentrer. Mon tourment a une autre cause.

Je finis par abandonner, referme mon livre et m'allonge sur le banc, genoux relevés. Je ferme les yeux à cause du soleil.

J'aime sentir le bois chaud sous le fin tissu de ma robe, et pourtant je frissonne.

Pourquoi faut-il que ce soit justement cette fille-là ?

Je ne pouvais pas refuser. La bourse d'études que j'ai obtenue ne suffit pas à payer les frais imprévus, et mon père ne peut pas faire davantage d'heures supplémentaires. Je n'ai pas eu d'autre choix que d'accepter de donner des cours à cette élève.

Mais pourquoi justement elle ?

3

SAM

TROIS TASSES DE THÉ PLUS TARD – sans compter deux barres chocolatées et d’innombrables bulletins d’information –, l’assistante revient et m’annonce que je pourrai bientôt partir. Comme j’ai laissé mes affaires dans la voiture, j’ai emprunté un crayon et ai dessiné ce que j’ai vu ce matin sur des serviettes en papier. Mais je ne suis pas satisfaite. Ce qui s’est passé était terrifiant, incompréhensible et violent – mais bien réel. Rien à voir avec mes dessins propres et épurés.

L’assistante regarde par-dessus mon épaule.

– C’est superbe ! s’exclame-t-elle. Vous êtes vraiment douée.

Lorsque le chauffeur vient me chercher, je déchire mes dessins, les roule en boule et les lance dans une corbeille à papier de l’autre côté de la pièce.

Tard ce soir-là, mon carnet de croquis sur les genoux, je suis assise sur mon lit, adossée à mes oreillers, pour tenter de redessiner ce que j’ai vécu. Je fais confiance à ma mémoire, pas aux images diffusées par les chaînes d’information qui me semblent fausses. C’est comme si la caméra projetait un filtre sur la réalité. Comme lorsqu’ils floutent les visages des cadavres, à la télé, pour qu’on ne les reconnaisse pas.

Maintenant, je regrette de ne pas avoir pris mes propres photos avec mon portable.

J'essayerai de m'en souvenir, la prochaine fois que je serai bloquée dans une émeute.

Puis on frappe à la porte.

– Oui ?

Le visage de papa apparaît dans l'entrebâillement.

– J'ai vu la lumière sous ta porte, dit-il. Il est tard, Samantha. Tu devrais dormir !

Comme je répons d'un haussement d'épaules, il entre et remarque les dessins étalés sur mon lit. Il prend la chaise de mon bureau, la pose près de moi et me prend la main. Cela fait longtemps qu'il n'est pas venu me dire bonne nuit dans ma chambre. Avant – avant l'élection –, il n'y manquait jamais. Et je sais qu'il n'est pas passé par hasard. Dans une maison de la taille de la nôtre, il faut faire un détour pour venir me voir.

– Je suis désolé de ne pas avoir pu rester avec toi, ce matin, dit-il. Tu vas bien ?

Pour la première fois de la journée, je répons sincèrement à la question.

– Non, pas très bien.

– Moi non plus. Mais ne le répète à personne.

– On voit des trucs à la télé, mais quand on était dans la voiture...

Je n'arrive pas à terminer ma phrase. L'émotion me serre la gorge.

– Je sais, c'est différent.

– Qu'est-ce qu'ils voulaient, tous ces gens ? Pourquoi étaient-ils là ? Aux infos, ils disent que c'est pour protester contre le manque de logements, de travail, ce genre de choses. Mais ils étaient tellement *furieux*...

– D’après ce que je sais, la foule était calme au début. Mais, dans ces manifestations, il y a toujours un élément perturbateur qui cherche à s’introduire et à détourner le mouvement à ses propres fins.

– Qui c’était, cette fois ?

– L’enquête est en...

– ... cours. Oui, c’est ce qu’ils ont dit aux infos. Mais toi, tu as d’autres renseignements, non ?

– Tu sais bien que je ne peux pas en parler.

– Je ne suis pas journaliste, papa, et j’ai le droit de savoir. Nous étions les cibles ?

Son visage s’adoucit.

– Non, non, je ne crois pas. Ils s’en sont pris à notre voiture officielle, c’est tout. Va dormir, maintenant. Il faut que je retourne travailler.

– Tu ne devrais pas dormir un peu, toi aussi ?

Il sourit.

– Je ne vais pas tarder. Mais d’abord, j’ai encore des trucs barbants à faire. Et ne t’inquiète pas : on a renforcé la surveillance des rues, cela ne se reproduira pas.

Son argument est loin de me rassurer. Chaque fois qu’il se passe quelque chose ou qu’on frôle l’« incident », le gouvernement prend des mesures. Mais pour quel résultat ?

Il fut un temps où quand mon père disait « ne t’inquiète pas », je ne m’inquiétais pas. Je pensais qu’il pouvait tout faire, tout empêcher. Cela me fait bizarre que ce ne soit plus vrai – pas seulement de le penser mais de le *savoir*. Tout change. Le monde change – à présent, aucun lieu n’est complètement sûr.

– Où est maman ?

– Elle est restée chez sa sœur. C’est plus prudent que de traverser la ville, ce soir. Bon, que vas-tu faire une fois que j’aurai fermé la porte ?

Remerciements

Prédestinée est le roman que je ne pouvais pas ne pas écrire. Pourtant, je n'étais pas absolument sûre que ce soit une bonne idée... Les gens voudraient-ils vraiment lire une histoire parlant d'un monde alternatif-mais-très-semblable-à-nôtre, où les choses tourneraient terriblement mal après que le Royaume-Uni eut quitté l'Union européenne ? Malgré tout, je me suis sentie obligée de donner une voix à des personnages adolescents, trop jeunes pour voter lors des décisions importantes mais frustrés par les résultats des scrutins.

Merci aux fans de la trilogie *Effacée*, anciens et nouveaux ! Votre enthousiasme pour Kyla et son univers est une des raisons qui m'ont amenée à poursuivre. Je sais que ce n'est pas la suite que certains espéraient, mais il y avait tellement de choses à dire sur Sam, sur Ava et sur la situation politique qui a abouti au monde d'*Effacée*... J'espère que ce livre ne vous décevra pas.

Merci à mon agent, Caroline Sheldon, et aux éditrices Megan Larkin, Emily Sharratt et Rosie McItosh pour m'avoir aidée à réaliser ma vision – et pour m'avoir prêté leurs prénoms ! Merci aussi au graphiste, Thy Bui, pour sa couverture extraordinaire.

Mes remerciements particuliers à Ann Giles – également connue sous son nom de blogueuse The Book Witch – pour m’avoir suggéré la *Chanson du saule* que chante la mère suédoise d’Ava, et pour m’avoir permis de lui emprunter les mots tendres qu’elle utilisait pour sa propre fille.

Merci à Nick Cross pour avoir été à la fois l’inspirateur du nom de Nicky – devenant plus tard Nico – et, à l’occasion, mon conseiller technique (évidemment, toutes les erreurs sont les miennes).

Merci à tous ceux et celles qui se sont inscrits à un concours pour donner leur nom à un personnage, et félicitations aux gagnantes, Ruth Miller et Anji Kilvert-King.

Merci, enfin, à Graham, à Scooby et aux copains pour m’avoir rappelé les choses importantes. Même en plein chaos, notre petit coin de monde réel est toujours un bel endroit où vivre.